

pendus dans une solitude
de dévastation.

La nuit nous dormons dans
les caves. Celle où je loge
est bonne aussi. En temps
en temps un nouveau
hôte se présente et nous
nous entassons dans notre
cellier au plus grand mépris
des lois de l'hygiène.

Nous avons bouché les
soupiraux avec des pierres
pour camoufler les lumières.
Et du soir jusqu'au matin
nous dormons quelquefois
bruyamment dans une
atmosphère saturée de
fumées de pipes et de
relents de vieilles chaussettes.

Avec cet air spécial nous
nous portons extraordinairement
bien. Il n'y a pas de microbes
qui puissent demeurer sans
étouffer ou prendre mal
au cœur dans cet entre-deux
fiévreux.

J'ai des livres mais je ne m'y
intéresse qu'à moitié. J'ouvre
l'un, je baille dessus, je
le ferme. Au suivant je
fais la même politesse et c'est
tous les autres. J'attends
le jour. Je me retrempe
un peu dans la douceur
d'une vie plus spirituelle et
plus chrétienne.

Mon système de C.M.C. est
inapplicable ici. Et il faudrait
être St. Paul en personne

pour amener les poilus à se
dépouiller de leurs blous grasseyés
le soir après le souper, et à se
tirer un instant de leur vie de
brute. Il n'y a rien ici qui incite
le poilu à distinguer le dimanche
des autres jours. On vit toujours
la même vie terre à terre et on fi-
nit par s'y faire et certains mé-
me à s'y complaire. La guerre

est parfois une école d'indifférence.

Compter sur elle pour convertir

le monde, c'est compter sur

rien. Il n'y a que la grâce de

Dieu et l'influence des âmes, sur

les âmes qui puisse faire se

croire une âme de conversion.

Je philosophe un peu - et

m'arrive malgré moi quand

je m'embête, pour excuser moi-